

Histoire des pays d'Islam

De la conquête de Constantinople
à l'âge des révolutions

Collection U · Histoire

Cartographie : Audrey Debargue

Illustration de couverture : Selîm I^{er} par Nakkach Osman
(entre 1560-1592)

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2018

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff

www.armand-colin.com

ISBN : 978-2-200-61842-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOUS LA DIRECTION DE PASCAL BURESI

PHILIPPE BOURMAUD, MEHDI GHOUIRGATE,
FRÉDÉRIC HITZEL, CORINNE LEFÈVRE, RÉMY MADINIER,
M'HAMED OUALDI

Histoire des pays d'Islam

De la conquête de Constantinople
à l'âge des révolutions

ARMAND COLIN

Les auteurs

Philippe BOURMAUD

Philippe Bourmaud est maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Jean Moulin-Lyon 3 et membre du Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes (UMR 5190), spécialiste de l'histoire sociale de la médecine de l'Empire ottoman et des pays du Levant à l'époque mandataire. Ses recherches l'ont amené à étudier les professions de santé depuis la fin de l'époque ottomane, l'histoire de l'alcool au Proche-Orient au regard des politiques internationales et de la colonisation, l'histoire des missions médicales et l'histoire du développement sanitaire. Il a édité *De la Mesure à la Norme: les indicateurs du développement* (BSN Press, 2011), *Internationalizing Perspectives: Re-reading Mandate history through a health policy lens* (numéro spécial du *Bulletin Canadien d'Histoire de la Médecine*, 2013) et, avec Aurélien Zaragori, *Mission et développement* (numéro spécial de *Social Sciences and Missions*, 2016).

Pascal BURESI

Directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS, CIHAM, Lyon) et directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences-Sociales (EHESS), Pascal Buresi est historien, spécialiste de l'Occident musulman médiéval. Après s'être d'abord intéressé à al-Andalus (*La frontière entre chrétienté et Islam dans la péninsule Ibérique. XI^e-XIII^e siècle*, 2004), il s'est tourné vers l'étude du Maghreb à l'époque almohade (avec H. El Aalloui, *Gouverner l'Empire. Maghreb, 1224-1269*, Casa de Velázquez, 2013). Il a publié plusieurs ouvrages de synthèse sur l'Islam, dont une *Géo-histoire de l'islam* (Belin, 2005, rééd. augmentée 2018), un numéro de la Documentation Photographique intitulé *Histoire de l'islam*, et un volume de la Petite Encyclopédie Larousse, intitulé *Les mondes de l'islam: une foi, des cultures* (2006, rééd. 2008). Depuis 2014, il est directeur de l'Institut d'études de l'Islam et des sociétés du monde musulman (IISMM).

Mehdi GHOURGATE

Mehdi Ghouirgate est maître de conférences à l'université Bordeaux-Montaigne depuis 2014 et Directeur du département d'arabe de cette université. Après avoir soutenu sa thèse en octobre 2011, il a rejoint le programme ERC *Imperial Government and Authority in Medieval Western Islam*, dirigé par P. Buresi, où il a contribué à

l'établissement et à la traduction de textes relatifs au pouvoir dans l'Occident musulman. Spécialiste de l'histoire de l'Occident musulman aux époques médiévale et moderne, il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *L'Ordre almohade (1120-1269): une nouvelle lecture anthropologique* paru aux Presses Universitaires du Mirail. Il est également co-auteur avec P. Buresi d'une *Histoire du Maghreb médiéval* parue chez Armand Colin en 2014. Il est l'auteur d'articles publiés dans de nombreuses revues telles qu'*Arabica*, les *Annales*, la *Revue* ou les *Mélanges de la Casa de Velázquez*. Enfin il participe en tant qu'auteur à l'*Encyclopédie Berbère* et à l'*Encyclopédie de l'Islam*.

Frédéric HITZEL

Chargé de recherche au CNRS, directeur-adjoint du Centre d'Études Turques, Ottomanes, Balkaniques et Centrasiatiques (CNRS-EHESS-PSL), Frédéric Hitzel est historien, spécialiste de l'Empire ottoman. Il s'intéresse aux relations culturelles et scientifiques entre l'Empire ottoman et l'Europe occidentale à l'époque moderne. Il est l'auteur de *Osmân Agha de Temechvar, Prisonnier des infidèles. Un soldat ottoman dans l'Empire des Habsbourg* (Sindbad/Actes Sud, 1998), *L'Empire ottoman xv^e-xviii^e siècles* (Les Belles-Lettres, 2001), *Artisans et commerçants du Grand Turc* (Les Belles-Lettres, 2007) et *Le dernier siècle de l'Empire ottoman* (Les Belles-Lettres, 2014). Il s'intéresse aux sciences sociales à travers des ouvrages collectifs qu'il a dirigés : *Istanbul et les langues orientales* (Paris, L'Harmattan, 1997). Il a été membre du comité scientifique des expositions *Topkapi à Versailles. Trésors de la Cour ottomane* (châteaux de Versailles, 1999), *Calligraphies ottomanes* (musée du Louvre, 2000), *À la cour du Grand Turc. Caftans du palais de Topkapi* (musée du Louvre, 2010), *Couleurs d'Orient. Arts et arts de vivre dans l'Empire ottoman* (Bruxelles, Villa Empain-Fondation Boghossian, 2011), *Anatolia. Home of Eternity* (Europalia Arts Festival Turkey, Bruxelles, 2015-2016) ; auteur de *Couleurs de la Corne d'Or. Peintres voyageurs à la Sublime Porte* (ACR Édition, 2002) et *Iznik. Laventure d'une collection. Les céramiques ottomanes du musée national de la Renaissance* (avec Mireille Jacotin, Paris, Réunion des musées nationaux, 2005), ses recherches en cours portent sur les arts du spectacle dans le monde turco-ottoman.

Corinne LEFÈVRE

Chargée de recherche au CNRS, Corinne Lefèvre est historienne, spécialiste de l'Inde musulmane. Elle revisite plus spécifiquement l'histoire politique et culturelle de l'empire moghol en le réintégrant dans le cadre plus large de l'Asie musulmane précoloniale (d'Istanbul à l'Insulinde, en passant par les sultanats du Deccan). Elle est l'auteur d'une monographie parue aux Indes savantes (*Pouvoir impérial et élites dans l'Inde moghole de Jahangir, 1605-1627*), et elle a codirigé deux ouvrages collectifs sur le dialogue culturel et le cosmopolitisme dans l'Asie du Sud de la première modernité. Elle travaille actuellement à une histoire de la ville de Delhi aux xiii^e-xix^e siècles. Depuis 2014, elle est co-directrice du CEIAS (Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud).

Rémy MADINIER

Rémy Madinier est chargé de recherche au CNRS, co-directeur du Centre Asie du Sud-Est (CNRS-EHESS-Inalco). Spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Indonésie, il travaille plus particulièrement sur l'Islam et sur l'histoire des relations islamochrétiennes. Il a notamment publié, avec Stéphane Dovert, *Les musulmans d'Asie du Sud-Est face au vertige de la radicalisation*, Les Indes Savantes, 2003; avec Andrée Feillard, *The End of Innocence? Indonesian Islam and the Temptations of Radicalism*, Singapour, NUS Press, 2011; *L'Indonésie, entre démocratie musulmane et Islam intégral. Histoire du parti Masjumi (1945-1960)*, Karthala, 2012 et dirigé l'ouvrage *Indonésie contemporaine*, Irasec – Les Indes savantes, 2016.

M'hamed OUALDI

M'hamed Oualdi est *assistant professor* à l'Université de Princeton et maître de conférences-HDR en détachement de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales. Il enseigne l'histoire du Maghreb moderne et contemporain dont il analyse les points saillants dans cet ouvrage pour les XIX^e-XXI^e siècles. Son premier ouvrage édité par les Publications de la Sorbonne (*Esclaves et maîtres: Les mamelouks au service des beys de Tunis du XVII^e siècle aux années 1880*) explorait la manière dont les gouverneurs de la province ottomane de Tunis ont utilisé le corps des serviteurs et esclaves mamelouks pour gouverner cette province et ses sujets. Son second travail a porté sur des conflits en Méditerranée autour de l'héritage d'un haut dignitaire tunisien pour réinterpréter les premiers temps de la colonisation au Maghreb à l'aune d'héritages ottomans. Sa recherche en cours porte sur les récits d'esclaves européens et africains dans cette partie du monde musulman.

Avertissement

CET OUVRAGE M'À ÉTÉ COMMANDÉ par l'éditeur pour répondre à un manque. Les manuels sur l'histoire médiévale de l'Islam sont nombreux en raison du renouvellement historiographique récent et de l'existence de nombreux historiens spécialistes des huit premiers siècles du monde musulman. L'époque des synthèses réalisées par un auteur unique sur un espace et une période dépassant sa spécialité est révolue : c'était celle où la Nouvelle Clio pouvait demander à Robert Mantran, spécialiste de l'Empire ottoman, de rédiger une vaste synthèse sur les débuts de l'islam. L'émiettement des savoirs consécutif à la spécialisation accrue des chercheurs en sciences sociales a inhibé de nombreux auteurs : crainte de n'être pas légitime et d'être critiqué par ses pairs ; crainte aussi d'être détourné de sa spécialité, d'études en cours par un ouvrage destiné moins à la recherche qu'aux étudiants et aux lecteurs intéressés.

Ce sont donc les ouvrages collectifs qui ont dorénavant la faveur des spécialistes. Cependant, avec de tels ouvrages, le lecteur perd en cohérence ce qu'il gagne en précision. Le choix de faire appel à six auteurs, spécialistes des différentes régions – Maghreb, Proche et Moyen-Orient, Asie centrale, du Sud et du Sud-Est – aux deux époques successives, moderne et contemporaine, en fusionnant autant que possible, les apports respectifs, était destiné à redonner cette cohérence qui manque aux ouvrages collectifs.

Pour éviter des ruptures de ton trop grandes, l'ensemble des contributions a été recomposé par mes soins pour tenter d'harmoniser les styles et les orientations respectives, pour assurer les transitions, et pour garantir une unité maximale de lecture et de ton de l'ouvrage. Ce travail, si gratifiant qu'il ait été, n'a pas permis, et c'est probablement heureux, de lisser la spécificité de chaque auteur dont on reconnaîtra la patte personnelle. Cette pluralité des approches gênera peut-être certains lecteurs, elle a le mérite de rendre compte de la richesse de la recherche récente sur la thématique traitée. L'ensemble a été relu par tous les auteurs qui ont pu intervenir sur toutes les parties. Le défi de la rédaction à 14 mains, d'un ouvrage dont on pourrait suivre la ligne directrice de bout en bout n'a été qu'imparfaitement relevé. Contraintes éditoriales, contraintes de temps, on a dû se satisfaire du produit présenté ici. Tel est le choix éditorial que j'ai fait. Philippe Bourmaud, Mehdi Ghouirgate, Frédéric Hitzel, Corinne Lefèvre, Rémy Madinier et M'hamed Oualdi, ont accepté de relever le défi et de se plier à l'exercice. Qu'ils en soient remerciés ici. Ils ne sont pour rien dans les imperfections de l'ouvrage, dont je suis seul responsable.

Nous avons renoncé à traiter l'ensemble de l'Islam (i majuscule) sur la période, ce qui aurait inclus l'Afrique subsaharienne, les musulmans d'Europe, de Russie, d'Amérique, pour éviter soit de solliciter d'autres auteurs, soit de repousser encore la date de publication. C'est là un regret, mais l'écriture en sciences humaines est souvent un acte sans cesse renouvelé de renoncement : à la précision, à la nuance, à la perfection. C'est

une écriture continuée, corrigée et amendée, tendue entre l'exigence de l'érudition et l'envie de diffuser les savoirs récents au plus grand nombre, aux étudiants certes, au lecteur désireux de mieux comprendre le monde tel qu'il va aussi.

Nous désignerons l'ensemble s'étendant de l'ouest de la vallée du Nil à l'océan Atlantique, par le terme de Maghreb, seul présent dans les sources arabes pré-modernes; nul autre n'embrasse la totalité du nord et du nord-ouest de l'Afrique. Le terme, en arabe, signifie le « couchant » ou l'« occident »; il est le pendant de Mashriq (« levant », « orient »). Il a été forgé à la suite de l'intégration de l'*Africa* byzantine dans le califat omeyyade de Damas, et renvoie à la position géographique du Maghreb par rapport au centre de gravité du monde musulman à l'époque, centre situé sur un axe Médine-Damas. L'appellation s'est définitivement imposée aux XI^e-XII^e siècles lorsque les dynasties berbères ont unifié l'ensemble de l'Occident musulman et prétendu à la dignité califale, donc à la direction de l'ensemble de la communauté musulmane. Les habitants de la contrée étaient appelés *Maghârîba* (Maghrébins) par leurs voisins d'al-Andalus ou d'Égypte. L'inclusion du Sahara dans la notion de Maghreb n'est pas claire: les populations elles-mêmes étaient nettement conscientes des différences entre celles du sud, souvent matrilineaires, et celles du nord, patrilineaires. En outre les populations du Sahara n'obéissaient pas aux différents pouvoirs septentrionaux. Ainsi le Sahara constituait alors une marge frontalière entre le Bilâd al-Sûdân (« le pays des Noirs ») et le Maghreb arabo-berbère. Pour plus de clarté, et malgré l'usage, nous avons préféré distinguer la dynastie marocaine en utilisant la forme vieillie d'« Alaouides », et non celle plus courante d'Alaouites, que nous avons réservée pour désigner la secte chiite de Syrie et du Liban.

Les noms arabes, berbères, turcs, persans... ont été simplifiés. Quand une version francisée a été entérinée par l'usage, elle a été privilégiée.

PARTIE I

Au xv^e siècle : l'Islam sans l'empire

À L'AUBE DU XV^e SIÈCLE, LES Empires médiévaux, de l'Atlantique à l'Asie Centrale, sont en crise : le califat fatimide du Caire a disparu au XII^e siècle, ceux, abbasside de Bagdad et almohade de Marrakech, ont sombré au XIII^e siècle. L'Empire mongol fondé par Gengis Khan a été démembré à la fin du XIII^e siècle. Et les grands empires du XVI^e siècle ne sont pas encore apparus : Safavides de Perse, Ottomans d'Anatolie et d'Europe, Moghols d'Inde. Seuls les Mamelouks continuent d'exercer un pouvoir d'ampleur impériale, centré sur leur capitale du Caire, mais d'une part le système qu'ils ont promu s'appuie moins sur l'islam et la revendication d'une universalité califale que sur un système social et politique original, celui des esclaves-princes, d'autre part leur pouvoir est à bout de souffle et c'est sans difficulté qu'il tombe brutalement au début du XVI^e siècle. Cette période correspond-elle pour autant à une crise généralisée : économique, politique, sociale, morale et culturelle ?

Du point de vue démographique, l'Islam a pâti de ses atouts : la grande mobilité des populations (commerçants et nomades) et la concentration urbaine ont favorisé la diffusion de la peste et affaibli profondément les sociétés musulmanes de la Méditerranée. Les pertes démographiques ont permis une concentration des richesses mobilières et immobilières aux mains d'une élite urbaine, ouverte au monde, aux échanges à long rayon d'action, mais en même temps, elles ont affaibli les pouvoirs politiques, désormais impuissants à constituer de grandes armées pour résister aux attaques extérieures et cela a provoqué un repli sur soi. D'impériaux et offensifs, les pouvoirs musulmans sont devenus défensifs et ont contribué à l'essor des capitales régionales. Du point de vue politique, ce sont donc les pouvoirs régionaux qui dominent durant cette période, les relations de chaque ville se développant avec son environnement immédiat ; du point de vue économique, l'Islam demeure en position intermédiaire au carrefour des continents asiatique, européen et africain. Le cloisonnement n'empêche pas le commerce, ni l'artisanat, mais c'est une « économie de la rareté » [Bianquis dans Garcin:2000] qui se maintient, et non une économie de masse : quête de la bonne affaire, des produits légers à forte valeur ajoutée – épices, tissus précieux, artisanat de luxe, bijoux –, avec l'importance de l'information sur les productions régionales et sur la situation climatique des régions. La crise démographique conforte ce type d'économie qui d'un côté suffit à une population amoindrie, de l'autre satisfait les élites ayant tiré profit de la concentration des propriétés urbaines et rurales. Du point de vue culturel et religieux, ce repli se traduit par une profonde remise en cause et par l'essor du soufisme et des mouvements mystiques, cependant que les savants se concentrent sur la rédaction et la diffusion de synthèses et de résumés des grandes œuvres du passé.

Dans le même temps, les pouvoirs de la chrétienté latine se renforcent et reprennent le mouvement d'expansion qui avait débuté au XI^e siècle ; leurs initiatives rencontrent un succès variable. D'un côté les tentatives ibériques pour s'implanter au Maghreb et pour pénétrer les terres d'Islam font long feu, de l'autre les flottes européennes découvrent le monde à tâtons et ouvrent lentement de nouvelles routes vers les épices asiatiques, vers les esclaves africains, vers les nouvelles terres de l'Amérique, ce qui permet à terme de contourner l'intermédiaire obligé que constituaient les pays d'Islam. La clôture du monde marginalise l'économie-monde méditerranéenne et conduit à une reconfiguration des équilibres dans les sociétés qui la composent. Jusqu'au XV^e siècle, l'expansion des Arabes, relayés par les Turcs, les Turco-Mongols, les Persans et les Berbères sur un vaste espace entre le sous-continent indien à l'est, la Sibérie au nord,

l'Afrique sub-saharienne et l'océan Indien au sud, l'Atlantique à l'ouest, rendait l'Islam incontournable et l'imposait comme un intermédiaire obligé pour tout contact entre les différentes aires de l'œcoumène. Ses villes étaient autant de nœuds de communication, point de rupture de charge des caravanes et des nefes empruntant les voies maritimes régionales et les pistes terrestres. Le xv^e siècle apparaît comme un moment de bascule entre les espaces continentaux et maritimes, au profit de ces derniers, avec des conséquences importantes : la disparition de nombreux intermédiaires permet un contact direct entre les marchés de production et de consommation, l'abaissement des prix, l'enrichissement et l'apparition d'une nouvelle élite bourgeoise commerçante, et une sensibilité croissante au risque naturel. Une fois la technologie de la navigation hauturière maîtrisée, ce ne sont plus les pillards menaçant les caravanes qui renchérisse le prix des denrées, mais les intempéries et les risques de naufrages, puis l'essor de la course, c'est-à-dire le pillage comme mode alternatif aux échanges commerciaux, pour un profit maximal.

Chapitre 1

L'échec des Empires continentaux

DEPUIS LE PILLAGE DE BAGDAD par les Mongols de Hülagü (petit-fils de Gengis Khàn, m. 1265) en 1258 et la chute du califat abbasside, les destinées du cœur proche-oriental de l'Islam sont marquées par les événements qui se produisent en Asie Centrale. En effet, dès le x^e siècle, le Moyen-Orient a vu, dans le cadre d'une oscillation démographique séculaire, l'arrivée de populations turques : en particulier, au xi^e siècle, la confédération tribale des Oghuz, puis, au xiii^e siècle, les tribus (semi-)nomades turkmènes que les expéditions mongoles avaient repoussées en Anatolie orientale. On insiste rarement assez sur les conséquences de ces mouvements majeurs de population qui affectent périodiquement l'humanité pour des raisons diverses, climatiques, politiques et/ou sociales. L'arrivée des cavaliers nomades turcs et turkmènes en terre d'Islam modifie profondément les sociétés et les régimes politiques d'Anatolie, de Syrie, d'Irak d'Iran et d'Inde. Que ce soit la physionomie des villes qui, à partir de la fin du xi^e siècle, voient les hippodromes se multiplier, les faubourgs « ethniques » bourgeonner, et les madrasas se dresser toujours plus nombreuses pour former un réseau qui se substitue rapidement aux Grandes mosquées comme centres de formation des élites politiques et religieuses, favorisant un courant juridique spécifique, celui du hanéfisme, adopté par les dirigeants turcs, et imposant le sunnisme comme orthodoxie face au chiisme septimain des Fatimides du Caire, ou bien l'essor de l'*iqṭā'*, les concessions foncières, ou encore les succès de la contre-croisade face à un autre mouvement de population, venu de l'ouest celui-là et qui fait converger vers le Levant des Latins poussés par les papes à y « dilater la chrétienté », on ne peut énumérer tous les événements et toutes les mutations liés, directement ou indirectement, à l'arrivée des Turcs, zenghides et seldjoukides, au Moyen-Orient. Ce ne sont là que quelques exemples emblématiques tirés de la multitude des bouleversements qui ont affecté les sociétés de la région. À partir de la fin du xiii^e siècle, et l'échec des Almohades à (re-)constituer un Empire originel universel, qui n'a d'ailleurs existé que de manière éphémère – s'il a jamais existé –, le centre de gravité du monde musulman glisse durablement vers l'Est. Les événements, qui se produisent en Chine et dans les steppes mongoles, façonnent alors l'histoire de l'Islam.

Le terme de Mongols désigne une tribu dont l'habitat primitif se trouvait dans la partie orientale de l'actuelle République Populaire de Mongolie. Les Mongols sont un peuple nomade et guerrier venu des steppes d'Asie centrale. Habités à combattre à

cheval, les soldats partent en campagne avec cinq chevaux au moins. Certaines tribus mongoles sont nestoriennes, d'autres chamanistes, mais tous sont influencés par la culture chinoise et par le bouddhisme. Unifiés par Gengis Khàn (m. 1227), le fondateur de l'Empire mongol, ils font irruption dans le monde islamique au début du XIII^e siècle et conquièrent rapidement une bonne partie du Proche-Orient, créant ainsi le plus vaste empire continental d'un seul tenant connu dans l'histoire.

La crise du début du xv^e siècle

Hülegü Khàn (m. 1265), un petit-fils de Gengis Khàn, s'empare de Bagdad en 1258 et fait tuer le calife, mettant ainsi fin au califat abbasside de Bagdad. À cette date, les Mongols ne sont pas musulmans ; ils se convertissent à l'islam lentement. C'est ce qui explique la grande répugnance des auteurs musulmans à leur sujet : c'est le premier peuple non-musulman à conquérir autant de territoires sur le *dâr al-islâm* et à y établir un Empire païen... En outre les conquêtes furent sanglantes et le souvenir qu'elles ont laissé est longtemps resté vivace au Proche-Orient, comme en Russie ou en Europe orientale. Au moment de sa plus grande extension, l'Empire mongol s'étend de la Chine jusqu'à l'Europe : il est divisé en entités politiques distinctes dirigées par des « khâns », descendant tous de Gengis Khàn et reconnaissant l'autorité suprême du Grand Khàn régnant en Chine : au nord-ouest, les steppes russes que contrôle la Horde d'Or ; au sud-ouest, le domaine des Ilkhâns de Perse, les descendants de Hülegü ; au centre, entre la mer d'Aral et la chaîne de l'Altaï, le khanat de Tchagatay (m. 1242), le deuxième fils de Gengis Khàn (m. 1227), et des Tchagatayides ; à l'est la Chine et la Mongolie, dirigée par Kubilay, un autre petit-fils mort en 1294, fondateur de la dynastie des Yuan (1279-1368).

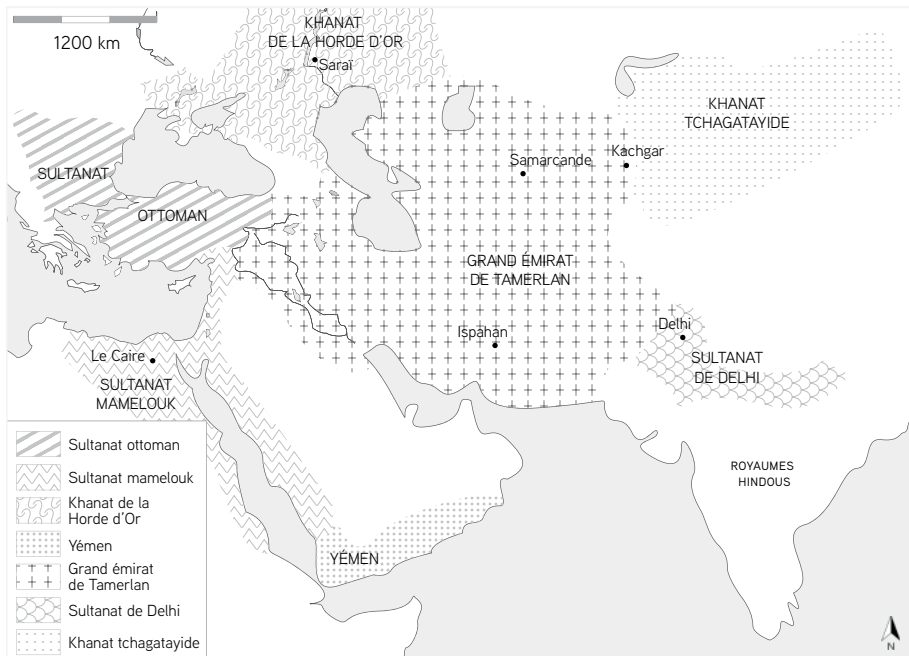
La mort de Timour le boiteux, Seigneur de la Conjonction favorable

En 1405, s'éteint Timour, mieux connu en Europe sous le nom de Tamerlan (de « Timour-leng », le « boiteux »). Ce guerrier turc originaire de Transoxiane, la région comprise entre le Syr-Darya et l'Amou-Darya, a commencé sa carrière au service des khans mongols de la lignée de Tchagatay (m. 1242), dont l'autorité sur cette région est devenue essentiellement nominale au XIV^e siècle. L'ascension de Timour à la tête d'une imposante confédération de tribus turco-mongoles lui a permis, dès 1370, de prendre le contrôle effectif de la partie occidentale du khanat tchagatayide. Bien que musulman, il a conservé certains aspects du cadre institutionnel mongol et aspire tout autant que Gengis Khàn à créer un empire universel : durant le dernier quart du XIV^e siècle, il mène ainsi sans relâche ses armées depuis l'Anatolie et la Mésopotamie jusqu'au nord de l'Inde en passant par le Khorasan, semant la mort et la terreur sur son passage, désstabilisant les pouvoirs musulmans en place (les Mamelouks d'Égypte, les Ottomans d'Anatolie, les Tughluqs de Delhi) et provoquant une circulation frénétique de lettrés, de soufis et d'artisans-artistes, soit que ceux-ci aient cherché à se réfugier dans les pays d'islam échappant encore à son emprise – le Hedjaz ou encore le plateau central du Deccan en Inde –, soit qu'ils aient été contraints de suivre Tamerlan, Seigneur de la

Conjonction favorable (*sahib-i qiran*), à Samarcande, pour faire de celle-ci la digne capitale du nouvel empire issu des steppes eurasiatiques.

Après avoir soumis la quasi-totalité des terres centrales du monde islamique, Timour s'apprête à lancer ses cohortes contre la Chine mécréante des Ming (1368-1644) qui, lui a-t-on rapporté, le considèrent comme un vassal et persécutent les musulmans de « l'empire du milieu », lorsqu'une forte fièvre l'emporte, en février 1405, sur les bords du Syr Darya, contrariant ainsi son projet de djihad. Tout comme celui de Gengis Khàn, l'empire qu'il a bâti à la force des armes et l'alliance des groupes turco-mongols qu'il a réunis ne lui survivent pas : ses successeurs perdent en quelques décennies le contrôle des terres situées à l'ouest du Khorasan. Dès lors, et tout au long du xv^e siècle, les anciennes régions de l'empire de Tamerlan deviennent l'objet d'une féroce compétition entre Turkmènes. Les Timourides – c'est-à-dire les héritiers et descendants de Timour/Tamerlan – ne parviennent pas davantage à faire fructifier l'éphémère suzeraineté que le « Seigneur de la Conjonction favorable » avait réussi à imposer au nord de l'Inde : le sac de Delhi en 1398 précipite l'éclatement du sultanat éponyme, qui cède la place au xv^e siècle à une demi-douzaine de formations régionales indépendantes, rivales les unes des autres, ainsi que des Timourides de Transoxiane et du Khorasan.

Carte 1 – Le Moyen-Orient au début du xv^e siècle



Pérégrinations timourides : de Samarcande à Delhi

L'échec des Timourides à transformer les conquêtes foudroyantes de Tamerlan en un empire durable s'explique en premier lieu par certaines caractéristiques de la culture

politique turco-mongole. Pilier de cette culture, l'idée que la souveraineté appartient à une lignée plutôt qu'à un individu conduit à un système de succession très ouvert au sein duquel tous les membres mâles de la lignée peuvent également prétendre au trône, les fils du souverain régnant bénéficiant par ailleurs d'un droit égal au patrimoine de leur père – droit concrétisé par la distribution d'apanages gouvernés de façon quasi-indépendante. Malgré les efforts de Timour pour infléchir ce modèle vers un renforcement de l'autorité royale, les tendances centrifuges reprennent le dessus à sa mort, et il faut près de quinze ans à Shahrukh – son seul fils encore en vie en 1405 – pour s'imposer, depuis son apanage du Khorasan, dans la guerre de succession acharnée qui l'oppose aux lignées de ses trois frères défunts et pour récupérer l'essentiel des conquêtes de son père. En 1420, l'autorité de Shahrukh s'étend sur la Transoxiane et le plateau central iranien, repris à ses rivaux timourides, ainsi que sur l'Iran occidental et l'Azerbaïdjan – une zone passée en 1405 sous le contrôle des tribus turkmènes installées en Anatolie orientale et dont l'incessante poussée vers l'est tout au long du xv^e siècle constitue un autre facteur de contraction de la souveraineté timouride. La mort en 1420 de Qara Yusuf, le khan de la confédération turkmène du Mouton Noir (Qara Qoyunlu) qui s'était imposée en Iran occidental, permet toutefois à Shahrukh de reprendre un contrôle précaire de la région.

Le règne de Shahrukh (r. 1409-1447) : entre traditions turco-mongoles et islam

Outre la reconquête, Shahrukh entreprend, comme son père, de (ré)concilier les sources de légitimité issues du fonds turco-mongol et celles issues de la culture islamique – un effort d'autant plus nécessaire que les groupes soutenant le pouvoir timouride sont composites. Ils incluent une étroite élite guerrière composée de clans turco-mongols (semi-) nomades, pour qui l'ascendance gengiskhânide du prince régnant ainsi que son respect du droit coutumier mongol – le *Yasa* de Gengis Khân, dont la Töra timouride était un avatar – constituent les plus sûrs garants d'un bon gouvernement. Ensuite il y a l'élite administrative timouride, essentiellement des lettrés (oulémas) tadjiks sédentaires, qui, du point de vue socio-politique, ont une conception bien différente de l'ordre juste, valorisant avant tout la *shari'a* (Loi divine) – une éthique générale qui, suivant les écoles de pensée, peut prendre une coloration plus philosophique que juridique. Afin de concilier ces attentes contrastées et de s'assurer une forme de paix sociale parmi ses élites dirigeantes, Shahrukh adopte une attitude qui mêle les revendications gengiskhânides – il fait élaborer une généalogie fictive faisant de lui un descendant de Gengis Khân – et la restauration islamique – il abolit le droit coutumier mongol au profit du droit musulman et il dirige activement le patronage des madrasas, ces institutions d'enseignement islamique où étaient formés les lettrés, les juges et les futurs serviteurs de l'Empire.

Pas plus que l'épopée conquérante de son père, l'entreprise de stabilisation de Shahrukh ne résiste, en 1447, à sa disparition. Le conflit successoral sanglant qui, comme en 1405, suit la mort du souverain, aboutit cette fois à la perte définitive des territoires de l'ouest et du centre de l'Iran au bénéfice des Turkmènes du Mouton Noir (Qara Qoyunlu), ainsi qu'à un rétrécissement croissant du patrimoine timouride à l'est : tandis que les domaines du Timouride Abû Saïd (r. 1451-1469) englobaient encore la Transoxiane et le

Khorasan, l'autorité de Husayn Bayqara (r. 1470-1506) se retrouve limitée à Herat et à sa région. Malgré cette marginalisation dans le domaine iranien et centre-asiatique, le règne des Timourides pendant la seconde moitié du xv^e siècle n'en constitue pas moins un jalon important dans l'histoire de cette partie de l'Asie musulmane.

La chute d'Herat et l'émergence des Shaybanides

Dernier bastion de l'empire fondé par le Seigneur de la Conjonction favorable (*sahib-i qiran*) Timour, Herat finit par succomber en 1506 aux assauts répétés de Muhammad Shaybani (r. 1500-1510), qui s'était déjà emparé en 1500 de Samarcande. Descendant de Gengis Khân (via Shayban, un fils de Juchi, lui-même fils aîné de Gengis Khân), Muhammad avait hérité du khanat shaybanide, fondé par son grand-père Abû l-Khayr (r. 1428-1468) dans la steppe qipchaq (comprenant l'actuelle Ukraine et le sud de la Russie), et du soutien des Ouzbeks. Ceux-ci représentent la partie des nomades turco-mongols installés dans la région qui, après la déroute de la Horde d'or face à Timour (1389), étaient restés fidèles à la lignée juchide, cependant que ceux qui avaient abandonné leur khan formèrent le groupe des Kazakhs. On assiste là à une ethnogénèse d'origine politique et stratégique.

Dès l'époque d'Abû l-Khayr, les Shaybanides avaient mené une série de raids vers l'est jusqu'à Ourgouentch et Samarcande-Boukhara, mais c'est à son successeur Muhammad qu'il revint non seulement de restaurer l'autorité gengiskhânide sur l'Asie centrale (l'idée de « restauration » fait référence à l'éclipse politique qu'avaient connue les descendants de Gengis Khân dans la région au moment de l'ascension fulgurante de Timour), mais aussi d'y établir durablement la domination des Ouzbeks. Les Timourides opposèrent une résistance acharnée à ce reflux vers l'est de la vague mongole des Shaybanides et à la perte de la Transoxiane, qu'ils considéraient comme leur patrie (*watan*). C'est ainsi que le timouride Babur (1483-1530), fils d'Abû Saïd et héritier de la petite principauté du Ferghana, reconquit Samarcande à trois reprises sur les Juchides-Shaybanides sans jamais arriver à s'y maintenir plus de quelques mois. De guerre lasse, il finit par tourner ses ambitions vers l'Afghanistan et l'Inde du Nord où, dans les années 1510-1520, il allait jeter les fondations d'un nouvel empire timouride bien plus durable que celui de son ancêtre : celui des Moghols.

Mouton Noir et Mouton Blanc : lutttes turkmènes en Iran

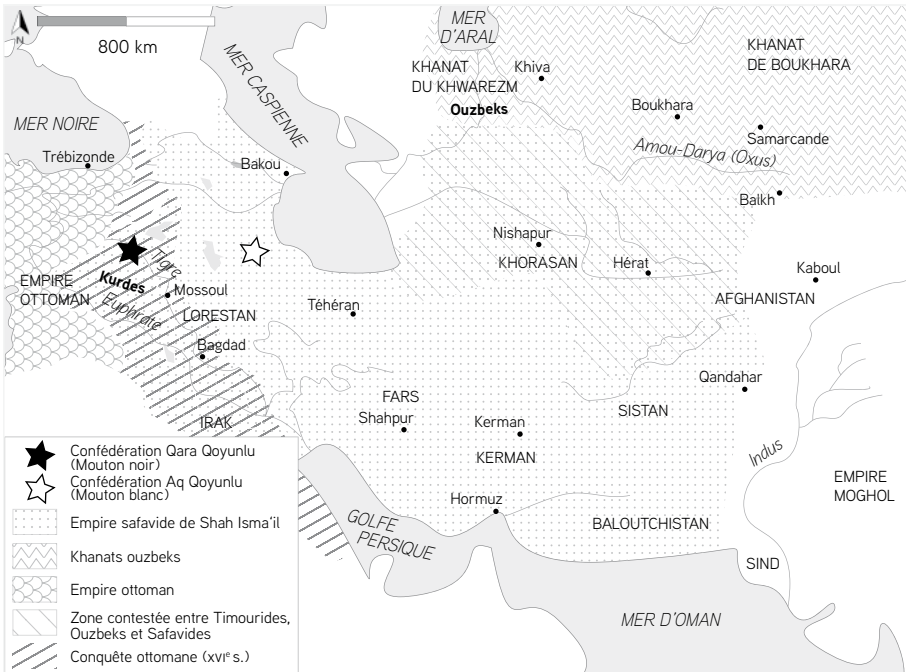
Avec les Shaybanides turco-mongols, à l'est, les Turkmènes, à l'ouest, constituèrent l'autre extrémité de la tenaille qui enserra progressivement les Timourides jusqu'à les évincer complètement de l'Iran et de l'Asie centrale.

Le premier coup de boutoir turkmène vient de la confédération du Mouton Noir (Qara Qoyunlyu) qui, sous la houlette de Qara Yûsuf (r. 1388-1419), s'est émancipée, en Iran occidental et en Irak, de la suzeraineté mongole dans les années 1390 et a investi, depuis sa base située au nord des lacs de Van et d'Ourmia, l'Azerbaïdjan et Tabriz. Stoppée par les campagnes occidentales de Timour, l'expansion du Mouton

Noir reprend de plus belle à sa mort, Qara Yusuf soustrayant le contrôle de l'Iran occidental aux Timourides. Adhérant au même principe de souveraineté collective que ces derniers, le Mouton Noir est pareillement victime de la segmentation patrimoniale et des conflits lignagers qui accompagnent la mort de son dirigeant et se poursuivent jusqu'à la victoire de Jahan Shah au milieu des années 1440.

Après avoir pris l'Irak à ses concurrents du Mouton Noir, Jahan Shah profite de la mort de Shahrukh (qui lui avait initialement confié le gouvernorat de l'Azerbaïdjan) et des luttes intestines timourides qui s'ensuivent pour s'emparer du plateau iranien, poussant même jusqu'au Khorasan. Son élan est toutefois brisé net par la confédération turkmène rivale du Mouton Blanc (Aq Qoyunlu), dont le siège était situé dans la région de Diyarbakir. Sous l'égide de son chef Uzun Hasan (r. 1453-1478), le Mouton Blanc reconstitue à son profit l'empire éphémère de Jahan Shah, de la mer Caspienne au golfe Persique, interdisant ainsi aux Timourides tout espoir de retour en Iran occidental. Tandis que les tribus du Mouton Noir s'étaient rangées aux côtés des Ottomans contre Timour, celles du Mouton Blanc avaient adopté, dès les années 1390, une attitude hostile à leur égard. Ce choix les avait conduits à conclure des alliances matrimoniales avec la famille byzantine des Comnènes et, plus généralement à s'associer avec quiconque souhaitait contrer l'avancée apparemment inexorable du « Grand Turc » : principautés chrétiennes du Caucase, petits sultans turkmènes d'Anatolie ou encore souverains de l'Europe occidentale. En vain : en 1473, Uzun Hasan est vaincu à Bashkent par les forces de Mehmet II (r. 1451-1481), entraînant dans sa chute la fragile puissance du Mouton Blanc.

Carte 2 – L'Iran (xv^e-xvi^e siècle)



Au-delà de l'écheveau politique – résumé ici à grands traits – que constituent les dominations successives des Mouton Noir et des Mouton Blanc, ce sont les évolutions à long terme dont elles sont porteuses et les nouvelles dynamiques qu'elles suscitent directement ou indirectement qui méritent de retenir l'attention. Parmi les premières, la plus évidente est sans aucun doute l'émergence durable des Turkmènes sur l'échiquier politique iranien qu'ils n'eurent de cesse de dominer jusqu'au xx^e siècle, depuis les Qizilbash qui allaient porter au pouvoir les Safavides dans les décennies suivant la disparition du Mouton Blanc jusqu'aux Qajars (1789-1925), en passant par Nadir Shah Afshar (m. 1747) et son rêve d'empire eurasiatique.

Les Indes sultaniennes

La campagne indienne de Timour (1398-1399) et le sac par ses troupes de la ville-capitale de Delhi déstabilisent profondément le paysage politique de l'Inde musulmane. D'un point de vue politique, ces événements accélèrent la décomposition du pouvoir central de Delhi et mettent fin au sultanat éponyme en tant que formation politique transrégionale. Dans la capitale même, c'est un protégé de Timour, Khizr Khàn, qui s'empare du pouvoir et fonde la brève dynastie des Sayyid (1414-1451) : tributaires des Timourides de Samarcande, puis d'Herat, ses représentants successifs – ceux-ci ne sont pas des descendants du Prophète Muhammad (*sayyid*, pl. *sâdât*), comme leur nom de Sayyid pourrait le laisser croire – n'arrivent pas à étendre leur contrôle au-delà des alentours immédiats de Delhi et doivent rapidement céder la place aux chefs afghans qu'ils ont recrutés pour administrer leurs territoires. C'est de ce groupe que sont issus les Lodi (1451-1526), une dynastie qui consacre l'ascension durable des Afghans sur l'échiquier politique de l'Inde du Nord et contribue également à sortir cette région de la crise multiforme dans laquelle elle était plongée depuis la fin du xiv^e siècle.

La décomposition du sultanat de Delhi : l'Inde des « taifas »

Sous l'égide des Lodi, Delhi et le Doab (littéralement les « deux fleuves », zone située entre la confluence de la Yamuna et du Gange) redeviennent un moteur pour construire un empire, la dynastie afghane cherchant à prendre le contrôle des territoires des Rajputs (clans guerriers hindous) au Rajasthan ainsi que des sultanats régionaux qui s'étaient multipliés depuis les années 1350. Durant l'essentiel du xv^e siècle, ces sultanats régionaux s'imposent de fait comme les acteurs les plus dynamiques de l'islam politique dans le sous-continent. Nées de la décomposition du sultanat de Delhi, cinq nouvelles dynasties avaient ainsi vu le jour entre les années 1340 et le départ de Timour : fondées pour la plupart par des commandants d'origine turque, les premières à prendre leur indépendance se trouvaient dans les régions plus éloignées du Doab – les Ilyas Shahi au nord-ouest du Bengale en 1342 et les Bahmanides du plateau central du Deccan en 1347 –, puis les provinces plus proches de la capitale avaient profité de l'affaiblissement croissant de la dynastie régnante (les Tughluq) sous les coups de Timour, le *sahib-i qiran*, pour faire officiellement sécession – les Sharqi (« Orientaux ») de Jaunpur, près de Bénarès, en 1394, suivis des Ghurides du Malwa en 1401 et, enfin, des Muzaffarides du Gujarat en 1404.

La diffusion de l'islam en Inde

D'un point de vue religieux, l'intervention de Timour et le processus de fragmentation politique qu'il a contribué à accélérer s'accompagnent d'une diffusion de la religion musulmane et de la culture islamique dans l'ensemble de ces régions jusqu'alors considérées comme périphériques. Elles s'imposent dorénavant comme autant de centres alternatifs de pouvoir et de patronage. En effet, à l'approche de Timour, puis aux lendemains de sa campagne sanglante, des milliers d'individus fuient le centre effondré du sultanat de Delhi pour se réfugier dans ses anciennes marges dont les nouveaux maîtres sont précisément en quête de talents pour administrer et islamiser les territoires qu'ils viennent de s'arroger. Parmi ces individus se trouvent de nombreux mystiques musulmans qui, à l'image de Sayyid Muhammad Gisudaraz (m. 1422), contribuent à propager le soufisme dans le sous-continent. Né à Delhi, Gisudaraz y rencontre la « voie » chishti et s'y impose comme le *khalifa* (« successeur ») du grand maître contemporain Nasir al-Din Mahmūd Chiragh-i Dihlawi (m. 1356), mais c'est au Deccan que sa carrière mystique prend (tardivement) son véritable envol. À l'annonce de l'approche des troupes de Timour, il décide – à l'âge avancé de 80 ans – de partir vers le sud et, sur l'invitation du sultan bahmanide Firuz Shah (r. 1397-1422), finit par s'établir au Deccan : grâce à son influence, la capitale de Gulbarga devient un poste avancé de la Chishtiyya dans la région et, après sa mort, son *dargah* (tombe-sanctuaire) devient un lieu de pèlerinage populaire. On observe un phénomène similaire dans le Bengale contemporain – avec l'installation à Pandua, la nouvelle capitale des Ilyas Shahi, de soufis persanophones, notamment de Chishtis, originaires d'Inde du Nord, et plus précisément de Lahore.

L'islam en Inde : un phénomène essentiellement urbain

Toutefois, au Deccan et au Bengale, l'islam reste au xv^e siècle un phénomène essentiellement lié aux villes et aux garnisons. Peuplées de gens de plume et d'épée issus de l'ouest et du centre de la plaine indo-gangétique, les capitales des nouveaux sultanats attirent de l'ouest du monde islamique un nombre croissant d'élites religieuses et administratives. Le sultanat du Deccan est emblématique de cette évolution. Jouissant de contacts directs avec le golfe Persique par leurs ports de Dabhol et de Chaul, et soucieux de développer leur cour sur le modèle persan, les Bahmanides du Deccan encouragent l'immigration d'Iraniens, qu'il s'agisse de confréries chiites comme la Ni'matullahiyya ou encore de figures de marchands-lettrés-administrateurs comme le célèbre Mahmūd Gawan (m. 1481). Après avoir bâti sa fortune sur le lucratif commerce de chevaux qui liait l'Iran à l'Inde, ce roi des marchands (*malik al-tujjar*) se hisse au rang de vizir entre 1453 et 1481 : il porte à son apogée la puissance bahmanide et réussit à maintenir un équilibre précaire entre les « étrangers » (*ghariban*) d'implantation récente et les Deccanis ou musulmans locaux – cette bipolarisation des forces politiques caractérisant, à des degrés divers, de nombreux sultanats indiens contemporains et postérieurs.

Outre ses succès commerciaux et politiques, Mahmūd Gawan marque son époque par ses activités littéraires – il laisse deux collections de lettres bientôt érigées en modèle épistolaire – et son patronage architectural, dotant par exemple Bidar, la nouvelle capitale du sultanat depuis 1422, d'une monumentale madrasa portant son nom.

Madrasa de Mahmûd Gawân à Bidar



Grâce à ces savants, les sultanats régionaux de l'Inde s'imposent comme de nouveaux vecteurs de la culture cosmopolite islamique de l'époque, non seulement au sein de leurs territoires, mais aussi auprès des puissances hindoues avec lesquelles ils rivalisent. Ainsi le grand royaume de Vijayanagar, qui avait émergé vers 1330 dans l'actuel Karnataka, emprunte toute une série d'instruments et de pratiques politiques et culturelles à ses voisins et concurrents bahmanides : l'expertise turque en matière de cavalerie et de tir à l'arc, leur titulature – les souverains de Vijayanagar se désignent eux-mêmes comme des « sultans parmi les rois hindous » –, les modes vestimentaires en contexte aulique (tuniques, hautes coiffes), ou encore la rétribution du service militaire des officiers par des concessions fiscales (*nayamkara*) très semblables aux *iqṭā'* du monde turco-islamique.

La diversité de l'islam indo-gangétique

Le xv^e siècle correspond donc à une reprise de l'expansion musulmane à travers le sous-continent, mais celle-ci est loin de produire partout des résultats uniformes et se traduit au contraire par une diversification croissante de l'islam indien. Cette diversification s'explique d'abord par la variété même des influences islamiques qui s'exercent sur les différentes régions de l'Asie du Sud : tandis que le monde turco-persan d'Asie centrale laisse par exemple une profonde empreinte sur l'histoire du sultanat du Cachemire en plein essor dans les années 1420-1470, l'influence de l'Iran (et plus particulièrement du Khorasan) est prépondérante dans le Deccan. Plus au sud, l'horizon islamique des communautés de marchands musulmans implantées sur les côtes de Malabar (à l'ouest) et de Coromandel (à l'est) est bien plus arabe qu'iranien ou turc, en raison des relations étroites que ces littoraux entretiennent avec la péninsule Arabique depuis le x^e siècle.

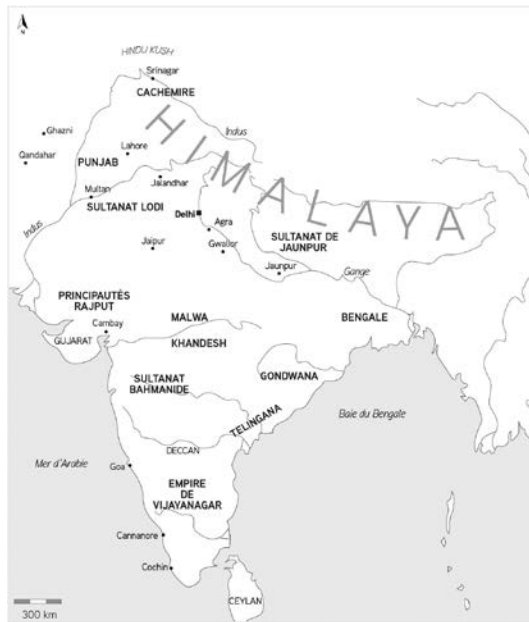
À cela s'ajoute la diversité du substrat local : en d'autres termes, l'enracinement local de l'islam est le second grand facteur de sa diversification en Asie du Sud (comme

d'ailleurs en Asie du Sud-Est). Ce processus d'« indigénisation » se traduit notamment par l'incorporation, à des degrés divers, de certains aspects des riches traditions spirituelles non-musulmanes de l'Inde (par exemple, les techniques méditatives du yoga), ainsi que par l'émergence de cultures et de littératures indo-musulmanes vernaculaires dont les langues d'expression incluent plusieurs variantes de hindi, le bengali, le gujarati ou encore le malayalam et le tamoul.

Un développement économique inégal

La diversité est également une caractéristique des sultanats indiens du xv^e siècle au niveau économique. Comparativement au sultanat de Delhi dont les revenus étaient essentiellement d'origine agricole, les formations régionales qui lui succèdent développent une économie plus variée avec un fort accent sur la production artisanale et une participation active au grand commerce international, notamment au trafic florissant de l'océan Indien. Une telle orientation est tout particulièrement marquée dans les territoires bénéficiant d'une ouverture étendue sur la mer. Plus encore qu'au Bengale ou au Deccan, le facteur maritime joue ainsi un rôle clé dans l'émergence et l'essor des Muzaffarides du Gujarat.

Carte 3 – L'Inde vers 1475



Centré sur le golfe de Cambay, le sultanat indépendant qu'ils établissent en 1404 fonde sa prospérité sur deux bases principales: d'une part l'exploitation des ressources agraires et manufacturières (textile) de son hinterland méridional et oriental – à l'ouest, le Kachchh et la péninsule du Kathiawar constituent une étendue marquée par l'ari-

dité et par la présence de pasteurs-guerriers rajputs que les sultans n'ont de cesse de soumettre; d'autre part l'existence d'une communauté marchande dynamique et multiforme qui se concentre essentiellement dans les villes portuaires de Cambay, Surat et Diu. Outre des hindous de la caste des *baniya* (spécialisée dans le négoce) et des commerçants-banquiers jaïns, cette communauté incluait également de nombreux marchands musulmans, certains – comme les Bohras isma'iliens – présents de longue date dans la région, tandis que d'autres, originaires de l'ouest du *dâr al-islâm*, s'y installent progressivement au cours du xv^e siècle. Parmi ces derniers, on peut notamment citer les *sayyid-s* hadramis, originaires du Hadramawt au sud de la péninsule Arabique, ou encore les négociants de langue turque originaires de la Méditerranée ottomane et mieux connus sous l'appellation générique de *rîmî*. Soutien indispensable du sultanat marchand du Gujarat, ces groupes – de même que les *nakhudha* (armateurs-marchands de l'océan Indien) musulmans du sud de l'Inde – tirent leur richesse d'une participation active au lucratif commerce des épices reliant la mer Rouge à la mer de Chine méridionale et dont les deux segments – entre lesquels l'Asie du Sud servait de relais – sont respectivement dominés, au début des années 1400, à l'ouest par les Arabes dits « karimi » (en raison de leur navigation à la saison du Karim, entre juin et octobre) et, à l'est, par les Chinois.

À l'autre extrémité : les marges maghrébines du *dâr al-islâm*

Le Maghreb au xv^e siècle connaît également une crise : démographique, économique et politique. Les causes en sont à la fois internes et externes, et elles se conjuguent pour conduire à un repli des pouvoirs politiques maghrébins sur leur territoire sans réelle possibilité de projection, vers l'Orient, le Sahara ou en Méditerranée. À l'inverse même, le Maghreb devient terre d'invasion : les Européens, plus particulièrement les Portugais, s'emparent de ports stratégiques, empêchant l'émergence de tout pouvoir maghrébin à ambition impériale, tel que l'avait été celui des Almohades, voire dans une moindre mesure celui des Mérinides ou des Hafsides, et mettant en place les conditions de la conquête ottomane du Maghreb au xvi^e siècle. La faiblesse des ressources sylvoles, liée peut-être à des raisons climatiques, ainsi qu'à la déforestation engendrée par la construction navale, a de graves conséquences sur la métallurgie (dont les fours nécessitent de grandes quantités de bois), la fabrication d'armes de qualité ou l'armement de flottes puissantes. L'innovation technologique, notamment pour la navigation et l'armement, se produit dorénavant largement en Europe. Face à l'essor démographique et économique de l'Europe latine, le Maghreb semble traverser une phase de récession, au moins relative. Enfin les Grandes Découvertes – l'exploration dès 1418 des côtes atlantiques du continent africain conduit à la découverte portugaise de la route des Indes par le Cap de Bonne Espérance en 1488, cependant que la quête d'une route occidentale conduit à celle du continent américain par Christophe Colomb en 1492 – donnent aux Européens un accès direct à l'or subsaharien et américain, et aux épices orientales, ce qui marginalise l'intermédiaire maghrébin et accentue la crise des sociétés nord-africaines.

Un monde rural où dominant l'auto-subsistance et le nomadisme

Le Maghreb est avant tout un espace rural vivant de l'agriculture ; en cela il se distingue d'autres pays méditerranéens tournés vers le commerce et la production industrielle. Comme l'a montré Nicolas Michel, le Maghreb se caractérise, pour l'essentiel, par la prééminence d'une économie de subsistance qui tend à l'autosuffisance. Dans un tel système, les ruraux n'achètent pas les céréales qui constituent la base de leur régime alimentaire. Généralement, les céréales mises en circulation sont échangées, y compris en rétribution de services, mais pas vendues. En effet la monnaie est peu répandue, même au Maghreb oriental qui est pourtant, avec Tunis et le Sahel, la région la mieux intégrée aux réseaux marchands trans-méditerranéens. Cela apparaît clairement dans le tableau esquissé par Mohamed-Hédi Chérif, sur la Régence de Tunis, à la mort de Hammûda Pacha (m. 1814) :

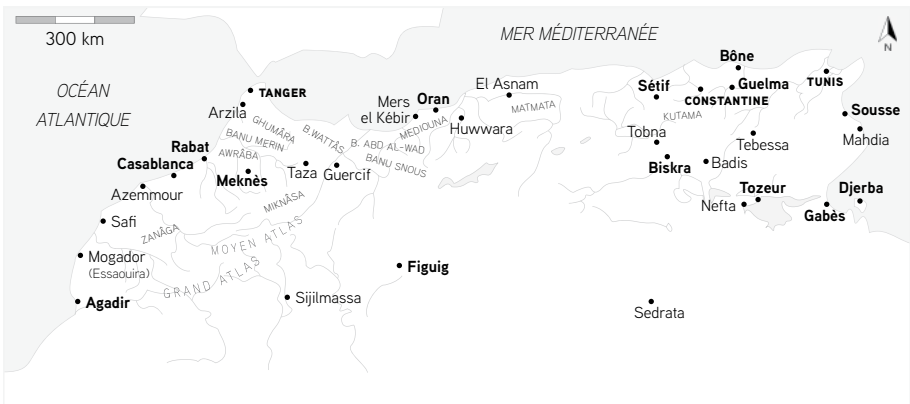
À la base, se situe le monde des campagnes, varié, terriblement varié, mais offrant cette caractéristique générale d'être enclavé ou semi-enclavé. Vivant en gros replié sur lui-même, son organisation sociale est « archaïque » (les liens tribaux y jouant un rôle prépondérant) et ses liens avec l'économie monétaire ne sont qu'épisodiques et ténus. Des preuves ? Quiconque aura consulté les registres fiscaux de l'époque sera frappé par les difficultés de perception des impôts en espèces et par l'importance des redevances en nature, particulièrement dans les tribus. Ou encore, les travailleurs des domaines fonciers beylicaux (khammâs, ouaggâf, etc.) sont principalement rétribués en grains et très peu en espèces. Vendeurs sur le marché – au souk de la région –, ils ne le sont qu'occasionnellement : ils écoulent le surplus de la récolte ou les produits de l'élevage à certains moments de l'année ; ils font des achats éventuels limités au strict minimum ; ils jouent épisodiquement le rôle d'intermédiaires entre des régions aux productions différentes (grains du nord, huile du Sahel, dattes du sud) [Chérif:715].

Ainsi les productions capitalistes faisant l'objet d'un commerce à long rayon d'action sont-elles marginales. Par exemple, la production sucrière du Sûs, après avoir été fort prisée par les Européens, finit par s'effondrer, au xvii^e siècle, en raison de la concurrence des productions américaines, notamment du Brésil. En revanche la production d'huile dans le Sahel tunisien connaît une phase de prospérité aux xvii^e et xviii^e siècles grâce aux exportations vers les pays européens.

Les *navâzil* (recueils jurisprudentiels) de Mazûna (en Algérie actuelle), étudiés jadis par Jacques Berque et, plus récemment, par Élise Voguet, indiquent que l'irrigation et la plantation d'arbres fruitiers ont souffert de l'insécurité chronique générée par les Arabes hilaliens ; ces derniers, arrivés d'Orient par vagues successives depuis le xi^e siècle, n'hésitent pas, de temps à autre, à assiéger et à piller les villages de sédentaires, contraints pour résister de fortifier leur village. C'est probablement à l'insécurité provoquée par la présence des Arabes, Banû Hilâl et Banû Sulaym, que l'on doit l'essor de l'élevage extensif, qui a l'avantage de ne requérir qu'une faible partie des moyens nécessaires à l'inverse par la construction et l'entretien d'ouvrages d'art, ainsi que par la mise en culture et la garde des vergers.

Par rapport à l'époque des Empires berbères, le nomadisme, dans ses différentes formes, gagne en importance jusqu'à constituer le mode de vie dominant du Maghreb central, d'où il fait pression sur une grande partie des Maghrebs occidental et oriental. C'est ainsi que des îlots berbérophones dédiés à l'arboriculture (vergers et oliviers) disparaissent peu à peu au profit du nomadisme : c'est le cas, au XVI^e siècle, du Djebel Oueslet près de Kairouan ou du Djebel des Banû Mâguir près de Safi. L'essor du nomadisme affecte non seulement l'élevage et la transhumance, mais aussi les modalités de l'agriculture – céréaliculture, transport et ensilage des grains – avec la construction de greniers fortifiés ou de silos enterrés, la mise en place de rotations de culture... À ce propos, M'hamed Boukhobza estime que les deux tiers de la population de l'Algérie étaient nomades en 1830. Ce nomadisme concernait tant les espaces humides, comme la Mitidja ou la région de Bône, que les régions sèches, comme les Hauts-Plateaux des environs de Tiaret (Tâhirt). Cette constatation s'applique également au Maghreb occidental où la quasi-totalité de la plaine atlantique finit par relever, au cours de la période moderne, de ce type de nomadisme, au point qu'à la fin du XVIII^e siècle elle perd son ancien nom berbère de Tâmesnâ (la « plaine ») au profit de celui du Shâwiya (« éleveurs de moutons » en arabe). Ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle, en raison de son ouverture aux marchés européens, que cette région retrouve progressivement sa vocation céréalière avec une densification et une sédentarisation de l'habitat. Les zones humides où dominait le nomadisme ont été les premières à être confisquées par les autorités coloniales françaises qui justifient cette appropriation en affirmant que ces terres n'étaient pas suffisamment mises en valeur.

Carte 4 – Maghreb, villes et tribus



De façon générale, les troupeaux de bovins se trouvaient en zone humide. Plus la zone était sèche et plus y dominaient les ovins, les caprins et les camelins, la richesse se mesurant au nombre de têtes possédées. La nécessité de se déplacer, et le cas échéant de labourer, rend partout indispensable l'usage des dromadaires et des mulets pour les longues distances, de l'âne pour les petits trajets. Les déplacements à long rayon d'action, conditionnés par les données géo-climatiques, concernent principalement les zones arides et semi-arides, c'est-à-dire la majeure partie des Hauts-Plateaux du Maghreb central. L'année est rythmée par deux moments de transhumance : le début

du printemps, quand la recherche des pâturages amène les troupeaux en direction du nord, pour éviter les chaleurs de l'été, au cours desquelles toutes les terres accessibles sont mises à contribution : terres moissonnées, broussailles des forêts et jachères. C'est le moment où le pastoralisme donne ses fruits : le lait et ses dérivés de mars à août, et la laine d'avril à mai. Le plus souvent les nomades mettent à profit cette période pour écouler le surplus de leur production ainsi que des produits venant du sud (dattes et sel) qu'ils ont ramenés depuis les *qsûr* sahariens (cités-refuges et greniers fortifiés). Le troc leur permet de se procurer en échange les céréales indispensables à la consommation de leur famille.

À l'automne, les éleveurs reprennent la direction du sud où les pacages ont eu le temps de se reconstituer en leur absence. Ils reviennent alors en contact avec les populations des *qsûr* qui leur sont plus ou moins soumis. Les nomades peuvent ainsi se procurer des dattes, cueillies en automne. Cette descente est aussi un moyen rudimentaire pour protéger le cheptel, dans le climat chaud du sud, des épizooties qui périodiquement les déciment. Le Chevalier d'Arvieux qui visite le Maghreb dans les années 1720 laisse une description saisissante du campement de Bédouins qu'il a eu l'occasion de visiter, à proximité de Tunis :

Tous leurs biens consistent en bestiaux, bœufs, vaches, moutons, chèvres, chevaux, cavales et poulains ; ils en ont un grand soin, ils connaissent leurs maladies, et savent y remédier ; c'est là où se bornent toutes leurs occupations. Ils sèment du blé, de l'orge et des légumes autant qu'il leur en faut pour vivre et pour payer leurs contributions. Ils campent toute l'année, leurs tentes composent leurs *adoüars* ou villages ambulants, renferment au centre de l'espace qu'elles occupent un grand espace où ils mettent tous leurs bestiaux pendant la nuit. Les tentes qui se touchent les unes aux autres servent de murailles à cet enclos ; ils y laissent deux ouvertures, l'une pour les hommes, l'autre pour les animaux ; et quand toutes leurs bêtes sont rentrées, ils ferment ces deux portes avec des fagots d'épines soutenus par des arbres renversés avec leurs branches : afin d'en empêcher l'entrée aux lions, aux tigres et aux autres animaux féroces qui rôdent autour des *adoüars* pendant la nuit [*Mémoires du Chevalier d'Arvieux*:27].

Le tracé des déplacements dépend de la concurrence avec les autres tribus nomades, toujours en recherche de meilleurs pâturages pour leurs troupeaux ainsi que des relations avec les populations sédentaires à assujettir. Plus puissante est la tribu, plus grande est son rayon d'action. Ainsi, au début du xv^e siècle, la tribu arabe des Suwayd est capable de contrôler un vaste espace compris entre Tlemcen et l'Ouarsenis, Arzew et le Chott, leur transhumance d'hiver les entraînant loin à l'intérieur du Sahara. Or c'est au nord que se trouvent les meilleurs pâturages. Au Maghreb central, la puissance des grandes confédérations tribales se mesure aussi à l'aune de leur capacité à se déplacer sur de très grandes distances, à faire payer le tribut à un maximum de populations sédentaires, et cela sans rendre compte aux autorités d'Alger : une confédération aussi puissante que les Ouled Sidi Cheikh pouvait se déplacer de Ourgla à Béchar en ignorant les autorités ottomanes.

Là encore, comme en Asie centrale, mais à moindre échelle, on assiste à l'époque moderne à un mouvement tendanciel des populations nomades vers le nord : les tribus du sud remontent, qu'elles soient poussées par la sécheresse ou par d'autres tribus.

Cette poussée vers le nord s'observe même dans des zones considérées comme relativement stables, pour des époques anciennes. Ainsi, dans le Haut-Atlas, des populations dont la présence est attestée, au moins du point de vue onomastique, depuis l'époque almohade, comme les Seksawà ou les Ourika, descendraient en fait de groupes provenant de régions plus méridionales comme le Sûs et l'Anti-Atlas [Jacques Berque et Paul Pascon]. Cette origine méridionale apparaît dans le nom d'*iqbiliyyîn* (« Ceux qui viennent du sud ») donné fréquemment parmi les Zemmours des environs de Salé ou certaines tribus du Haut-Atlas.

Le mouvement s'accélère au Maroc au XVIII^e siècle, lorsque les tribus berbères nomades ou semi-nomades du Haut-Atlas Oriental se mettent en branle dans un grand mouvement, en direction du Nord-Ouest et de l'Atlantique. L'une de ces tribus, les Ayt Seghrûshen, porte probablement dans son nom-même la trace de cette origine, puisque cet ethnonyme signifie « chacal qui se dessèche » : les Ayt Seghrûshen seraient ceux qui viennent d'une région si aride que même le chacal peine à y vivre. Ils quittent le Haut-Atlas oriental et s'installent à l'est et au sud de Fès, dans un environnement plus hospitalier que leur zone steppique d'origine.

Dans ce vaste jeu de domino, un certain nombre de tribus montagnardes berbères investissent la plaine en bousculant les tribus arabes devant elles. En temps normal, un réseau de forteresses interdit aux tribus montagnardes l'accès à la plaine, par exemple la forteresse de Tâfâzât construite par Moulay Ismâ'il pour garantir la sécurité de la plaine du Tâdlâ, mais cette ligne défensive est régulièrement insuffisante pour stopper les vagues de tribus en mouvement. C'est ainsi que les Zemmours quittent le Moyen-Atlas pour gagner la plaine du Sebou et les environs de Salé, en s'imposant aux Arabes nomades (*'urbân*) Banû Hsen. Ces tribus montagnardes dévalent dans la plaine en profitant de la vacance du pouvoir, générée par des guerres intestines entre prétendants de la dynastie alaouide, notamment lors de l'interrègne de trente ans, de la mort de Moulay Ismâ'il (1727) à l'avènement de Muhammad Ibn 'Abd Allâh (1757).

Fortement influencées par les Arabes Banû Hilâl, ces populations originaires du versant oriental de l'Atlas et du Moyen-Atlas, comme les Chaouis des Aurès ou les transhumants du Moyen-Atlas, auraient adopté la tente (*khayma*), pourtant plus adaptée au climat aride des régions de départ qu'au climat humide des plaines atlantiques, aux dépens des anciennes formes d'habitats caractéristiques des régions berbères. Le terme berbère servant à désigner à la fois la maison et la tente, *akhkham*, dériverait de l'arabe *al-khayma* [Laoust:115-116].

Les zones-refuges

Seules les zones montagneuses de Kabylie, de l'Ouarsenis, du Rif, du Haut et de l'Anti-Atlas échappent à cette poussée du nomadisme et continuent à accorder un rôle central à l'arboriculture. Malgré l'installation de tribus arabes dès le XIII^e siècle, le Sûs reste majoritairement berbérophone et attaché à un mode de vie où l'arboriculture joue un rôle essentiel. L'arganier, l'amandier, l'olivier et le figuier y sont étroitement associés à l'élevage caprin. Pour prévenir les années de disette, les tribus construisent des greniers collectifs (sing. *agadir*, plur. *igoudar*) dont seule la garde est collective. Chaque

foyer y conserve une ou plusieurs chambres pour y emmagasiner ses récoltes, ainsi que des bijoux et documents précieux. Le grenier sert également au stockage de la poudre, des armes et des munitions. En cas d'attaque, les populations peuvent y trouver refuge. Le grenier fortifié est garant de la sécurité et de la relative indépendance de la tribu. Bien que cette question reste sujette à caution, l'existence de ces greniers collectifs n'est véritablement attestée qu'à partir des XVI^e-XVII^e siècles. Corollaire de ce type d'exploitation du sol, le Sûs, ainsi que les autres massifs montagneux maghrébins, connaît de très fortes densités de population. C'est là une exception car la domination du nomadisme sur la majeure partie du Maghreb s'accompagne de densités de peuplement plutôt faibles.

Pandémies et crises de subsistance

Si l'on demeure malaisé, en raison de l'indigence des sources, de retracer une histoire démographique du Maghreb, on peut néanmoins en esquisser les tendances majeures. Le Maghreb, semble-t-il, atteint au cours des XI^e-XII^e siècles un plafond de 6,5 millions d'habitants avant de connaître un affaiblissement démographique prononcé sous les effets conjugués de l'essor du nomadisme, des disettes à répétition et de la Peste noire. On estime qu'au début du XV^e siècle la population totale du Maghreb ne devait pas excéder 4 millions d'habitants [Biraben, Haers, Tarubutin]. Par la suite, la population remonte jusqu'à 5,6 millions d'habitants, en raison notamment de la stabilisation politique et de l'arrivée de réfugiés venus d'al-Andalus ainsi que de soldats ottomans et de renégats.

Ce vide relatif explique dans une certaine mesure que le Maghreb ait conservé une bio-diversité caractéristique des espaces vides d'hommes ou des zones aux densités de population très faibles. On ne s'étonnera donc pas de l'abondance de lions, de panthères, d'hyènes, d'ours de l'Atlas, de buffles du nord, de mouflons à manchette, d'autruches et de magots que mentionnent les sources maghrébines. La densification humaine au XIX^e siècle a entraîné, en même temps qu'une déforestation massive, la disparition ou la raréfaction de la plupart de ces espèces. L'écologie et l'histoire du climat n'ayant que peu attiré l'attention, les considérations faites ici restent sommaires, mais le sud du Maroc actuel connu aux XVII^e-XVIII^e siècles un assèchement qui provoqua la mort de milliers d'arganiers et la désertification de régions entières. Par exemple, au XVI^e siècle, Jean-Léon l'Africain évoque des forêts et un lac poissonneux à propos du Jbel Lakhdar (littéralement la Montagne verte), et il insiste sur le fait que la région constituait une réserve de chasse depuis l'époque almohade ; cependant au XIX^e siècle, rien de tout cela ne subsistait, si ce n'est un territoire semi-aride et sans arbre. La dégradation du milieu et la déforestation massive pendant toute cette période ont fourni des arguments pour légitimer la colonisation, comme l'affirme Diana K. Davis, les autorités françaises se présentant comme les seules capables de maintenir les grands équilibres écologiques.

La récurrence des crises de subsistance est une caractéristique du Maghreb à l'époque moderne [Hamid Triki et Bernard Rosenberger]. Le phénomène s'inscrit dans la longue durée, car la dernière de ces crises remonte à 1942. À partir du XIV^e siècle, une série de calamités (peste, invasion de sauterelles, famine et guerre), plus ou moins